

SUPRÊMES INTERDITS  
FLORINE HEDAL

SUPRÊME  
DÉSIR

*Quand désirer  
est un supplice...*



FLORINE HEDAL

# SUPRÊMES INTERDITS

Partie 1

Suprême Désir

Extrait





Ce fichier vous est proposé sans DRM (dispositifs de gestion des droits numériques); c'est-à-dire sans systèmes techniques visant à restreindre l'utilisation de ce livre numérique.

1. Calista .....	6
2. Basile .....	18
3. Calista .....	31
Remerciements .....	41
À propos de l'auteure.....	44
À paraître prochainement dans la série <i>Suprêmes Interdits</i> .....	45
Déjà disponibles.....	46
Communiqué informatif à destination des libraires & des blogueuses/blogueurs.....	49

*À ma mère, pour m'avoir offert le goût des mots*

# 1.

## *Calista*

— Et merde... J'aurais dû me douter qu'ils seraient encore en retard !

Le regard accoutumé à leurs déguisements grotesques, il m'est pourtant difficile de retrouver ma famille. Cela doit faire au moins une demi-heure que j'erre à leur recherche dans les méandres de l'aéroport Roissy-Charles-de-Gaulle démesurément grand, et je me fustige d'avoir une fois de plus succombé à mon obsession du rangement. Car ayant convenablement enterré mon chargeur tout au fond de ma plus grosse valise, il a fallu que la batterie de mon téléphone me lâche à l'arrivée après douze heures de vol plus ou moins courtes.

Mes pieds foulent la moquette rouge, puis je m'assois sur l'un des sièges métalliques. Les connaissant, il faudra que je prenne mon mal en patience. J'observe un temps cette magnifique agitation : les va-et-vient incessants, les retrouvailles et

les adieux, les cris de joie, les pleurs et les gens pour qui prendre l'avion est une routine fatigante.

Bientôt, je retrouverai chacune des personnes chères à mon cœur. Un an que je suis partie dans un autre pays, sur un autre continent, loin de tout et de tous. Un an que la musique ne fait plus partie intégrante de ma vie. Un an que je n'entends plus qu'à la radio la voix de mon père s'élever au rythme des accords rock de mes oncles.

Afin de me dégourdir les jambes, je traîne mes bagages jusqu'à la sortie et laisse l'air chaud de ce début juin remplir mes poumons. La main en casquette devant mon visage, je scrute les parkings. J'avais oublié le manque de savoir-vivre grotesque de certains de mes compatriotes lorsqu'une voix m'apostrophe.

— Hey ! joli petit cul ! Si tu cherches quelqu'un, je suis ton homme...

Sans même me retourner, je dresse mon majeur dans sa direction avant de succomber à l'envie de pivoter pour faire face au goujat et riposter. Cependant, lorsque j'aperçois son visage, j'en oublie ma répartie et il s'arrête instantanément de débiter des âneries, les yeux exorbités.

— Basile ?!

Il jette un coup d'œil autour de lui, probablement pour s'assurer qu'aucun membre de la famille n'a pu entendre sa bourde.

— Putain, Calista ! Je t'avais pas reconnue, soufflet-il aucunement embarrassé mais légèrement confus.

Je braque mon regard dans sa direction. Lui aussi a changé. Deux ans que nous nous sommes oubliés.

Depuis son année sabbatique en Australie, si mes souvenirs sont exacts. Il me semble que le début anticipé de mon année Erasmus ne m'a pas laissé l'occasion de le recroiser. Afin de dissiper le malaise, il s'entretient au téléphone pour affirmer qu'il a réussi à me trouver et, rapidement, j'oublie sa présence tant je suis heureuse de constater que tout le monde est venu m'accueillir.

C'est bon de rentrer chez soi. Je n'avais pas imaginé que tout changerait et que tout resterait pareil. Ce que je ressens est discordant, je le sais, mais je suis en pleine contradiction avec moi-même. D'un côté, je suis heureuse d'être de nouveau à la maison, mais d'un autre, j'aurais aimé rester là où j'étais. Les bonnes choses ont toujours une fin. Pourtant, ici, j'ai l'impression que rien n'a pris fin.

Notre propriété est toujours la même que lorsque je suis partie ; un endroit contradictoire et incohérent, voire rebelle et provocateur. Nous aimons dire que nous vivons dans une ferme, sauf qu'elle ne ressemble en rien à une ferme traditionnelle. Elle a dû l'être à un moment donné mais, résolument, elle ne l'est plus. C'est à présent un véritable complexe architectural mêlant ancienneté et modernité. Les habitations sont encore bordées par quelques hectares de champs vallonnés et de forêts denses, le tout cerclé par une enceinte robuste. Quant au corps de ferme, il a été divisé afin que chaque famille puisse avoir une certaine intimité.



Les quatre familles des quatre membres du célèbre groupe de rock Rechute vivent ici. Nos patriarches connaissent une véritable success-story qui n'en finit plus depuis les années quatre-vingt. Ils ont même réussi à percer sur la scène internationale et n'ont rien à envier aux Rolling Stones, Led Zeppelin, Scorpions et autres. Contraints de se sédentariser avec l'arrivée des enfants, ils n'ont jamais commis l'écueil de se séparer et ont réussi à créer ça : la Ferme. Mon frère, Félix, pendant les premiers mois de sa vie, a connu leur vigueur vagabonde. Pas moi.

Quand les enfants du groupe Rechute ont eu l'âge de prendre leur indépendance – mis à part Ambroise, le petit frère de Solal et Cyrielle –, nos parents ont décidé de nous offrir nos propres bicoques, toutes les unes à côté des autres, sans charme, s'apparentant à des poulaillers. Malgré tout, j'ai réussi à y créer mon nid.

C'est totalement utopique de penser que nous sommes libres puisque nos proches ne sont jamais très loin. Seul mon frère a une véritable maison, plus éloignée mais qui reste tout de même sur nos terres, statut de « papa » oblige.

Loin d'être aussi posés que lui, bien que de la même génération, les frères de Basile, Hector et Ulysse, vivent aussi dans les poulaillers quand ils n'écument pas le monde comme à l'heure actuelle. Et Gus, mon Gus, a eu la folle idée de construire sa yourte. Nous l'avons fabriqué tous ensemble, le temps d'un été ; lieu emblématique qui fut un temps le repère de notre petite bande.

Je suis rentrée depuis deux heures et rien n'a changé. Pourtant rien n'est pareil. Peut-être que c'est moi qui suis différente. Non pas que je me sente en décalage avec l'endroit. Bien au contraire, je me sens irrésistiblement chez moi. Peut-être même n'ai-je jamais été autant en accord avec ce lieu et cette ambiance. J'avais eu besoin de partir pour me retrouver réellement et savoir qui j'étais. L'aurais-je finalement découverte, cette place que je cherchais tant ? Ou alors, je ressens ce sentiment de plénitude simplement à cause de l'euphorie du moment ? Après avoir été loin de mes proches, est-ce que la peur panique de vivre aussi pleinement et excessivement qu'eux m'a désormais quittée pour me fondre enfin dans leur moule ?

Peut-être que d'ici quelques jours je me sentirais de nouveau en opposition avec cette vie. Mais pour l'instant, la seule chose qui résonne dans ma tête ce sont les paroles d'une chanson d'Orelsan :

*Au fond j'crois qu'la terre est ronde,  
Pour une seule bonne raison.  
Après avoir fait l'tour du monde,  
Tout ce qu'on veut c'est être à la maison.*

Le rangement de mes affaires et le cours de mes pensées sont soudainement interrompus par ma sonnerie de téléphone au milieu de l'après-midi. *Rhaa ! Vont-ils me laisser organiser ma penderie en paix ?!*

— Frangine, barbecue à 19 heures. Et ce soir, on fête ton retour ! m'informe Gus excité comme une puce.

— Super ! Je ferais mieux de me dépêcher alors si

je veux terminer tout ce que j'ai à faire.

— Comme quoi ? Repasser tes chaussettes et tes petites culottes ? se moque gentiment Gus. Allez, je te laisse tranquille. Bisous bébé chat.

Comme convenu, je rejoins ma famille sur la terrasse du hangar transformé en salle commune et devenu à la longue un véritable temple de la fête. Le temps est clément en ce début de soirée et je hume la bonne odeur de viandes et de poissons grillés quand Gus s'élançe vers moi pour m'étreindre joyeusement.

— Chanceuse ! Moi, je n'ai pas eu le droit à un câlin de Gus quand je suis rentré. Ce n'est pas juste, lance Basile assis sur une chaise autour de la table en faisant mine de bouder.

Basile qui s'amuse à faire l'enfant ? C'est une première ! Auparavant, il s'assurait toujours d'être considéré comme le plus grand, le plus fort, le plus beau. Il s'est toujours cru meilleur. Sûrement parce qu'il est le plus vieux de notre bande. Le plus vieux du Club des Cinq comme nous surnomme parfois Ulysse.

Incontestablement, Basile fut l'être que j'ai le moins apprécié à l'aube de ma vie, et je pense que c'est réciproque. Quand nous étions plus jeunes, il était le premier à se moquer de ma maladresse et de mon embonpoint, et je détestais ça. Encore aujourd'hui, j'ai toujours autant en aversion sa façon de se croire irrésistible. Pour lui, seul le physique a de l'importance. Il dégage une superficialité profonde et une espèce de

suffisance qui me rebute à avoir avec lui une relation aussi fusionnelle que celle que j'entretiens avec Gus. Je ne le comprends pas, il ne me comprend pas, et j'imagine qu'il en est ainsi depuis que nous sommes tout petits. Pourtant, s'il y a bien une personne que je trouve radicalement différente ici, c'est lui, ne serait-ce que physiquement.

Certes, la mocheté n'a jamais caractérisé ses traits... mais ces deux dernières années lui ont conféré un certain charme. Rageusement, j'aimerais affirmer que son nez est grossier, effaçant toute la délicatesse de son visage à la mâchoire carrée recouverte d'une barbe de plus de trois jours mal entretenue. Malheureusement, ce n'est pas le cas. Ce nez assez brut rehaussé de petits yeux marron encadrés par d'épais sourcils lui confère un air ténébreux des plus envoûtants. D'autant plus que ses boucles brunes devenues longues adoucissent son aspect dépravé malgré la nonchalance boudeuse de sa coiffure.

— Oh ! Pauvre choupinette ! Tu veux un bisou ?

Gus ricane en transformant sa bouche en une sorte de cul de poule et se met à imiter le bruit d'un baiser baveux sans pour autant me lâcher.

— Plutôt crever ! rétorque Basile.

— Ah ouais ?!

Il n'en faut pas moins à Gus pour se précipiter sur Basile qui se lève d'un bond en faisant valser sa chaise afin d'esquiver l'assaut de son baiser peu ragoûtant.

— Viens faire un bisou à tonton Gus, j'ai des bonbons dans ma poche ! ricane celui-ci.

— Je ne veux pas me transformer en crapaud !

Papa, aux secours ! hurle-t-il.

J'avais presque oublié l'ambiance bonne enfant qui règne ici. Dire que j'ai déjà vingt ans et qu'aucun de nous n'a véritablement évolué... Alors qu'ils courent autour de la table, je suis soudainement prise en sandwich entre ces deux grands gamins. Basile m'agrippe par les épaules pour se servir de mon corps comme d'un bouclier.

— Tu ne peux plus m'atteindre, maintenant ! Tu ne voudrais quand même pas qu'elle se transforme, elle aussi ?!

Je suis secouée dans tous les sens pendant qu'ils rient comme deux gosses. J'ai choisi mon camp. J'agrippe les mains de Basile et me penche en avant pour le maintenir contre moi et le soulever légèrement du sol, même s'il est bien trop grand pour que j'y arrive.

— Vas-y, Gus ! Qu'on en finisse !

Maintenant que Basile est immobilisé, il lui dépose un baiser humide et claquant sur la joue. *Beurk !* Je lâche les mains de Basile mais il reste accroché à moi, son torse collé contre mon dos. Ce contact prolongé pourrait presque être dérangeant.

— Bon ! Vous enlevez vos sales pattes de ma fille ou il faut que je vous coupe les bras ? intervient mon père sur le ton de la taquinerie.

— Non, c'est bon tonton Bernie, on te la rend, déclare Basile en levant les mains au ciel. Tiens, prends-la ! rajoute-t-il en me repoussant loin devant lui avec un sourire hypocrite avant de reculer de trois pas.

Doucement, l'air se remplit de l'odeur de poivrons

grillés alors que tout le monde est déjà attablé. Je m'assois sur les genoux de mon père, qui déguste un verre de whisky. Comme toutes les fillettes, je pense, j'en étais amoureuse. Il était mon héros, ma légende vivante, mon exemple. Mais ce n'est plus le cas. Nous avons perdu une grande partie de notre complicité à mesure que je grandissais et comprenais le monde des adultes. Les désillusions et les déceptions ont parfois été brutales. Son comportement autodestructeur parvient encore aujourd'hui à me désenchanter, même si je peux concevoir qu'il ait des raisons de souffrir. Toutefois, ce soir, j'ai envie de redevenir la petite fille que j'étais sans me soucier de tout ça.

— Alors princesse, comment c'était le Canada ? me demande Solal.

— Il y avait de supers beaux bûcherons ! je lâche, amusée.

— Je veux y aller moi aussi ! rigole Cyrielle alors que je reçois une tape de mon paternel sur la tête, ce qui ne m'empêche pas de frapper dans la main de ma cousine.

— Tu vois Céleste ! Je t'avais dit que c'était une idée à la con ce voyage, grogne mon père.

Ma mère me regarde, ahurie devant ma déclaration beaucoup trop libidineuse à son goût. Je me suis toujours demandé ce qu'une femme aussi belle, douce et calme faisait avec un homme comme mon père qui, encore à son âge, reste un roqueur surexcité en permanence au visage accidenté. J'ai fini par me dire qu'ils se complétaient.

Assise sur le banc convivial, je remarque que toute ma famille est restée égale à elle-même, presque statique. J'y inclus chacune des membres de Rechute. Parce que c'est ce que nous sommes : une famille, plus qu'un groupe ou une simple troupe. Nos pères, bien qu'étant de véritables rockeurs, restent très traditionnels dans leur façon de concevoir leur famille. Ils se considèrent comme des frères et, par conséquent, nous sommes tous « cousins ». Basile, Solal, Gus, Cyrielle et moi avons donc grandi et passé toute notre enfance ensemble. Et ma famille n'a pas changé. Il suffit de repenser à leur extravagance de tout à l'heure : quatre vans pour venir me récupérer, des lunettes de soleil pour chacun, des perruques roses pour les femmes, de faux crânes rasés pour les hommes – mon père a même échangé ses éternelles Santiags contre une paire de tongs en plastique... Autant dire qu'ils ne font toujours pas dans la demi-mesure.

— C'était pour rire... dis-je avec un grand sourire, absolument pas convaincue par mes propos.

— Mais bien sûr ! Tiens, ça m'inspire une chanson : ça parle d'un père avide de sang exterminant tous les hommes d'une Province, rit-il avant d'ajouter sur un ton plus sérieux, d'une voix grave et l'air bourru : Je vais te surveiller, toi, maintenant que tu es de retour...

— Hors de question que vous restiez ce soir, bande d'ancêtres ! C'est notre soirée ! s'interpose Gus.

— Je veux venir ! réclame Ambroise.

— T'as craqué, le rembarre Solal. À douze ans, papa ne m'autorisait pas à sortir, et hors de question que

je joue au grand frère modèle ce soir pour te surveiller.

— Moi, je me charge de Calista, s'engage Basile d'un drôle d'air.

Et effectivement, lors de la petite fête organisée pour nos retrouvailles dans l'ancien hangar, Basile n'est jamais très loin et m'observe comme une bête de foire tout en restant en retrait.

Tantôt il s'adosse à la rambarde du dortoir installé à l'étage, là où avant il y avait un grenier à blé pour avoir une vue d'ensemble ; tantôt il s'accoude à l'une des tables de banquet ou au bar de l'immense cuisine. D'autres fois encore, il s'assied sur l'un des canapés du salon près de la cheminée centrale, mais jamais il n'oublie d'être très loin.

En plus d'une beauté naturelle indéniable, il dégage un charisme fou. Dans la foule, sa présence devient hypnotique. Je ne suis pas la seule à le ressentir au vu de la troupe de filles qui gravitent autour de sa petite personne. Je n'en connais aucune.

En dehors de la bande, je n'ai que très peu d'amis avec qui je me suis vraiment liée. Rencontrés en colonie de vacances, ils habitent bien trop loin pour me rendre visite ce soir. Quant aux étudiants de ma faculté de lettres, disons que je n'ai jamais réussi à m'intégrer. Même pendant mon année Erasmus, je me suis terrée dans ma petite chambre par peur de rencontrer trop de monde.

Basile erre comme un fantôme hantant les lieux et je me sens scrutée, voire décortiquée comme une crevette par ses œillades. Toute cette mascarade a le don



de m'agacer. Depuis quand se donne-t-il le droit de me surveiller ? Lui qui, avant que je ne parte, était le premier à me laisser dans les pires situations, inconscient des dangers que représente pour moi le monde extérieur. Quelque chose m'insupporte chez ce nouveau Basile.

## 2.

### *Basile*

L'alcool coule à flots, de la bonne musique résonne. Il y a de l'ambiance, de la vraie, de la pure. C'est dans ces moments que je me dis que j'ai une vie de rêve ! Quoi de mieux ? C'est ça la liberté : l'alcool, les potes, les filles, le sexe et quelques joints. Pas forcément dans cet ordre.

Cassandra me tourne autour n'ayant rien trouvé de plus irrésistible que moi ce soir. Je ne sais pas si nous pouvons la considérer comme une amie mais, en tout cas, elle est utile. Je crois que nous lui sommes tous déjà passés dessus. Même Solal, le mec le plus respectueux de la terre.

Toutefois, ce soir, il y a de la chair fraîche et je ne compte pas me la faire, sauf si mes plans ne fonctionnent pas. Elle est complètement nymphomane et ne s'en cache pas. Heureusement pour nous, elle n'est pas qu'une sorte d'allumeuse. Non. Elle va jusqu'au

bout et ne réclame rien. L'expression « simple comme bonjour » lui convient parfaitement. Un bonjour et c'est simple : vous lui écartez les jambes. Elle est insatiable.

J'ai pour habitude de ranger et classer les filles dans des cases. L'image de la pauvre fille qui cherche l'affection d'un père absent colle facilement à la peau de celle-là. Je me fous royalement des raisons qui poussent les meufs à se donner, mais ça m'aide à les cerner pour mieux les séduire et profiter de leurs faiblesses. Je suis comme un putain de funambule, je joue sur la corde sensible. Tomber est une éventualité mais elle est excitante.

Cependant, malgré mon talent pour cerner les femmes, je ne sais caser Calista dans une catégorie toute faite. Pour moi, elle est un mystère et l'a toujours été. Je n'ai jamais réussi à saisir le fonctionnement de ce gnome dans son intégralité, et voilà qu'aujourd'hui, ça devient encore plus difficile. Toute son enveloppe corporelle s'est transformée et son côté irritant semble avoir disparu.

Moins introvertie et, il faut l'avouer, plus belle, elle me semble différente. Calista était pour moi une gamine de deux ans ma cadette, exaspérante, pleine de tergiversations et d'une banalité sans faille. Elle n'était pas particulièrement belle mais plutôt conforme à la moyenne pour ne pas être méchant car, en réalité, elle était difforme. Potelée pour ne pas dire rondouillarde, avec un front trop grand ainsi qu'une mâchoire trop brute, des pommettes trop hautes et des yeux trop bleus qui causaient son éternel célibat.

Petit, j'aimais lui dire qu'elle ressemblerait à Culbuto du dessin animé *Oui-Oui* si on lui coupait les jambes. À croire que j'aimais déjà être un enfoiré. Pourtant, force est de constater que le Culbuto logé sous sa peau a totalement disparu. Je dirais qu'elle a grandi, à moins que ce soit une illusion d'optique causée par une perte de poids indéniable mais raisonnable.

Affiné, son visage a pris du caractère en même temps qu'il est devenu plus féminin. Ses lèvres sont plus charnues et ses yeux plus profonds. À moins que je me fasse des films. En tout cas, elle n'est plus la gamine boulotte d'autrefois. Elle a désormais des courbes pulpeuses, sublimes et sensuelles, et sa pâleur presque transparente n'est plus si flagrante.

— Sympa la soirée, non ?

Gustave entame la conversation, ce qui m'oblige à ne plus la mater. Avec son grand sourire de crétin et sa bière à la main, je me demande quand il arrêtera de se teindre les pointes en blond platine ; déjà qu'il se prénomme Gustave comme la souris de Cendrillon, ça n'est pas à son avantage. Grâce au ciel, depuis qu'il a soufflé ses dix bougies, plus personne ne se risque à le nommer autrement que Gus.

— Grave, je réponds sans conviction aucune.

Rêveur inconditionnel, Gus voit le bien partout, le rendant influençable au possible et faible à mes yeux. Parfois, son côté aimable me casse les burnes. Il ne peut pas juste fermer sa gueule et profiter ?

— Tu as repéré de la meuf ?

— Plus ou moins, je réplique avec un sourire en

coin.

Il fallait commencer par là ! Enfin un sujet intéressant car, dans le fond, toutes nos fêtes se ressemblent.

— Quand est-ce que tu passes à l'attaque ? me demande-t-il gaiement.

Je m'interroge régulièrement ; savoir avec qui je couche l'intéresse beaucoup trop souvent. J'ai fini par établir quelques hypothèses. Soit c'est un homo refoulé et disons qu'il aimerait tremper son biscuit dans mon cul – il s'informe alors pour savoir quand j'aurais envie de passer à autre chose pour pouvoir jouer au docteur avec lui, mais franchement, quand j'y pense, ça me fait mourir de rire. Soit, et cette hypothèse est la plus probable, il vit par procuration et je suis son modèle, le mec qu'il aimerait être mais qu'il ne sera jamais.

— Dans pas longtemps.

Je ne sais pas comment Calista et Cyrielle font pour s'amuser dans ce genre de soirée. Cyrielle n'a pas quitté Tiago depuis le collège. Ils se promettent un amour éternel. C'est pour dire comment elle doit se faire chier dans la vie. Même lui, je ne sais pas mais, putain, la seule meuf qu'il a l'intention de se taper, c'est elle. OK, elle est bonne, certes, mais toute une vie avec la même fille ? Sérieux ? Je le plains, sincèrement. Je n'aimerais pas être à sa place.

Après quelques verres, je serais plus compatissant avec mes congénères. Toutefois, demain je n'éprouverai que du mépris à leurs égards. Qu'ils fassent leurs vies de merde comme ils l'entendent.

Au moins, le père de Cyrielle n'a pas trop à s'inquiéter puisque Tiago a toujours été là pour la surveiller. Même si au final ça revient au même : son « bébé » s'est fait dépuceler avant le mariage. Pour le père de Calista, c'est une autre histoire... Personne ne sait jamais ce qu'elle pense ni ce qu'elle veut. Elle est trop bizarre avec ses sautes d'humeur à la con. Je déteste les indécises dans son genre. « Choisir, c'est grandir », m'a enseigné un grand homme. Avec cette putain de perplexité qui lui colle à la peau, comment deviner si elle a décidé de se défoncer la tronche au whisky ou de boire de l'eau ? Bernie connaît la réponse, nous ne pouvons qu'ignorer la question.

Maintenant qu'elle n'a plus une image ingrate, des rapaces lui tournent autour. L'adage « Sexe, drogues et rock'n'roll » ne s'applique pas à elle – interdiction du haut patriarche. C'est pour cette raison que j'ai préféré la garder à l'œil. Je me fiche d'elle comme de mon premier boxer, mais la famille, c'est sacré. J'ai été élevé avec l'idée bien misogyne, j'en ai conscience mais je l'assume, que l'homme est un loup. Par conséquent, il doit protéger sa meute.

Pauvre gamine... Elle n'a pas le droit de s'amuser. Son père lui interdit de connaître ce bonheur dans lequel je plane depuis tout à l'heure.

Je laisse Gus derrière moi pour passer à l'attaque. Avec ma capacité à cerner rapidement les gens et leurs attentes, je peux dire que je suis un véritable caméléon dans mon domaine : je m'adapte à chaque femme en fonction de ses envies. Et j'aime ça. J'aime savoir que je

séduis et que je peux être irrésistible. J'aime avoir le pouvoir et le contrôle sur les femmes que je rencontre. C'est ma façon d'exister. Et ce soir, j'opte pour une blondasse sans cervelle.

— Ne te gêne pas ! Marche-moi dessus espèce d'asticot gluant ! hurle Calista alors que je la percute en chemin.

— Grosse tarte ! je réplique en lui tirant la langue.

Je reprends ma route afin d'esquiver sa prochaine insulte. D'ailleurs, dès que je la recroise, je lui demande si Jeanne d'Arc la pucelle est toujours son exemple. Je refuse de croire qu'aucun mec normalement constitué n'a pas eu le moindre désir primitif de se la faire. Avant, je comprenais parfaitement que ça ne puisse pas être le cas, mais maintenant... Merde, ils n'ont pas de couilles ces Canadiens ou quoi ?

Après quelques verres, la fumée, l'agitation, la proximité des corps me donne envie de sortir sur la terrasse et je laisse de côté mon vide-couilles du soir. J'allume une clope et m'assois sur les marches un peu plus au calme. « Sexe, drogues et rock'n'roll », ça va bien cinq minutes mais j'ai besoin d'air. De beaucoup d'air. Pourtant, l'autre gugusse me colle au cul, à croire qu'il veut vraiment me la foutre.

Je souris malicieusement en tirant sur une clope, puis je reprends la conversation là où elle s'est arrêtée en lui tendant le tube :

— Et toi ?

— Pas ce soir, t'oublies Suzie.

Il prend une taffe, puis une deuxième. Lui aussi a

décidé de se faire chier dans la vie puisque c'est visiblement de plus en plus sérieux avec Suzie, sa petite amie depuis que je suis rentré d'Australie.

— T'as perdu tes couilles ? dis-je pour le taquiner.

— Absolument pas. Suzie ou pas, ce soir, je préfère profiter que nous soyons tous ici. Ça fait un bail que nous n'avons pas dormi au dortoir. Tu seras parmi nous, pas vrai ?

— Déjà, rends-moi ma clope, espèce de microbe. Ensuite, il faut que je la baise mais après je vous rejoins, mon pote.

Sans sourcilier, conciliant comme il est, il me rend le tube et j'aspire une nouvelle fois ce poison. Je me relève et lui donne le reste du mégot lorsque Calista arrive dans notre direction et prend ma place sur les marches.

— Tout va bien là-dedans ? lui demande Gus.

— Il fait trop chaud.

— Toujours en train de se plaindre celle-là, fis-je remarquer.

Elle grimace avec un regard mauvais. *Gamine*.

— T'as pas de la meuf à draguer, toi ? me demande Gus pour défendre sa protégée.

Soudainement, l'envie irrésistible de la faire chier me traverse l'esprit.

— Si, tu viens Calista ? Je vais te peloter dans un coin jusqu'à ce que ta culotte soit toute mouillée.

Elle devient livide et Gus explose de rire.

— C'est dingue ! T'es encore plus lourd quand t'as bu ! me lance-t-elle, visiblement irritée.



— Arrête de faire ta timide. Avoue qu'un pauvre Canadien s'est chargé de ta virginité.

— Mais en quoi ça te regarde ?! s'énerve-t-elle.

C'est trop beau à voir. Ses yeux qui s'assombrissent, ses joues qui se colorent, ses longs cheveux bruns qui s'agitent... Et tout ça grâce à moi, grâce à l'effet que je lui fais. Je n'irais pas jusqu'à dire que c'est jouissif, mais en tout cas, c'est du joli. Gus rigole comme un abruti ; pour le coup, il ne lui est d'aucun soutien.

— Basile, ton plan cul va refroidir si tu continues à emmerder Cali.

— Bien vu ! Laisse-moi quinze minutes et je ressors d'ici accompagné.

— Oh ! Oui, Basile... susurre-t-elle avec une voix d'actrice de film porno.

— Ferme-la !

Putain ! Je ne supporte pas son regard inexpressif. D'ailleurs, je crois même que je ne supporte pas sa gueule. Heureusement que je la culbute dans l'obscurité de ma chambre.

— Bâillonne-moi, me défie-t-elle.

Je la retourne avec virulence et l'oblige à se mettre à quatre pattes pour la prendre en levrette. Quelque chose sur son visage me déplaît fortement et peut-être que si elle ne me voit plus elle fermera sa gueule ; sa voix gaillarde n'est pas envoûtante.

Elle prend l'une de mes mains qui maintiennent ses

hanches et la guide sur son cul en mimant le geste d'une fessée.

Cette fille veut vraiment que je la frappe ? D'accord, je suis plutôt brutal dans ma façon de baiser, mais ça fait quoi ? Deux heures que je la connais ? Son prénom ? Je me souviens vaguement que ça commence par un S, mais je n'en ai plus rien à foutre – j'ai eu ce que je voulais.

Je savais qu'elle n'était pas saine d'esprit quand mon jeu de séduction a débuté, mais je n'aurais jamais imaginé en arriver à un tel point de connerie. À croire que la tendance du moment ne passera jamais. Maintenant, toutes les nanas rêvent de ce mec-là, celui de leur bouquin érotique à la con qui parle d'un sado-maso et d'une grosse coincée.

— Frappe-moi ! hurle-t-elle, lorsque mes coups de reins s'intensifient.

OK, du calme.

— Avec plaisir, poupée !

Mon ton est faussement enjoué, mais elle est trop conne pour le remarquer. Je lui mets une première fessée puis une seconde. *Elle aime ça, cette pute !* Difficile de comprendre en quoi ça la stimule sexuellement car moi, ça ne me plaît pas.

— Oh ! Basile, mon Basile ! Continue !

— Ta gueule !

Je ne suis pas SON Basile. Je suis le Basile de personne. Je n'appartiens à personne d'autre qu'à moi. Je suis libre. Je ne commettrai jamais l'impair d'être la propriété d'une femme. Je refuse d'entendre quelque

chose d'aussi débile sortir de nouveau de sa bouche. C'est vrai quoi, elle ne peut pas la fermer ? Je me concentre là. Elle ne m'excite pas vraiment cette nana, mais j'ai envie de finir. Sexuellement, j'ai vraiment de gros besoins. Ou alors c'est pour perfectionner mon image. Il y a une sorte de compétition avec mes frères, Ulysse et Hector. Parfois, je me demande pourquoi je ne m'appelle pas Achille, juste pour parfaire la référence aux épopées homériques. Ils sont partis en Espagne pour y passer l'été. Je suis certain qu'ils vont revenir avec quelques IST, alors il faut bien que je garde la forme si je ne veux pas me faire charrier, voire rabaisser.

C'est loin d'être serré en elle, j'ai du mal à jouir. Je suis déjà vanné. Cela fait trop de temps que je la martèle de coups reins. J'éjacule enfin en l'imaginant brune. Celle-là, c'est sûr, je ne la reverrai pas, c'est un très mauvais coup. Elle peut prendre place dans mon top 10 des pires salopes que je me suis tapées, et avec brio.

Je ne la regarde même pas et file prendre une douche. J'ouvre d'abord le mitigeur en esquivant les premières gouttes d'eau froide et augmente la température à son maximum. Dans le miroir, j'observe attentivement mon reflet – souillé et monstrueux. J'ai conscience que baiser des inconnues est loin d'être un acte profond de pureté, et après chaque acte sexuel, je me trouve répugnant. Je ressens toujours le besoin de me purifier ; ne pas le faire m'est insupportable. C'est devenu pour moi un rituel. J'attends que la vapeur déforme le mirage puis je rentre enfin dans la cabine et laisse l'eau s'immiscer dans mes cheveux et rouler sur

ma peau.

Qu'importe la saison, qu'il fasse chaud ou froid, le début de cette immersion se fait toujours sous un flot quasi bouillant. J'en ai besoin pour consumer ma saleté. Je me savonne ensuite frénétiquement afin de nettoyer minutieusement chaque partie de mon corps. En me rinçant, je vide mon esprit tout en baissant progressivement la température de quarante-trois degrés à quinze degrés. Une fois complètement congelé, purifié, je sors de la cabine et m'enroule dans une serviette propre. Le peignoir, c'est un truc de vieux débris, très peu pour moi.

Lorsque je retrouve ma chambre, la fille est toujours là, dans mon lit. Maintenant qu'elle y est, oublié la nuit au dortoir ; il faut bien que je fasse gaffe à ce qu'elle n'utilise pas la capote pour s'auto-inséminer. Être fils de star du rock a l'avantage de faciliter ce genre de sauteriers mais a aussi l'inconvénient d'attirer les pires déjantées. En m'allongeant, je prends soin de lui tourner le dos, sans lui adresser le moindre mot. Je veux qu'elle comprenne, par le biais de mon comportement ingrat en raison de son attitude intrusive, qu'elle doit se barrer. Vite.

En l'ignorant totalement, je trouve enfin une place, malgré la nuisance sonore de ses sifflements de nez.

Putain ! Qu'est-ce qu'elle fout ? Pourquoi m'enroule-t-elle de ses bras ? *Sangsue*.

— Barre-toi !

Je la repousse assez violemment. Si cette fille n'a pas compris qu'elle est un simple objet pour moi, alors

elle est vraiment attardée. J'écarte l'image d'elle, pleine de tentacules, m'enlaçant tellement fort que je ne peux plus respirer. Une image digne d'un cauchemar.

La pieuvre reste dans mon lit malgré l'agressivité de mon geste et de mes propos. Lorsque je baise quelqu'un, j'accepte le contact de nos corps sans aucune difficulté, mais quand il n'y a rien de sexuel, j'ai horreur qu'on me touche. Même les accolades ou encore les bises de mes amis ne sont pas des gestes que j'apprécie, et je pourrais même dire qu'ils me gênent. Il m'arrive d'être tactile quand je commence à jouer, quand je veux séduire, mais la plupart du temps je garde une distance de sécurité.

Alors, après avoir été touché par cette crasseuse, j'hésite à retourner me laver, mais je renonce en essayant de me convaincre que c'est excessif. Durant mon dilemme intérieur, je crois qu'elle s'est endormie dans MON lit, et en plus, elle ronfle. Le sifflement de sa respiration est insupportable. *On aura tout vu.*

Rapidement, ses ronflements s'intensifient et m'insupportent. Comme il fait encore bon dehors en ce début d'été, même à une heure du matin, j'enfile un short ainsi qu'un sweat léger, puis je sors de ma turne en embarquant quelques trucs dont la poubelle contenant la capote pour la balancer dans la benne éloignée des habitations. *Pas prendre de risque.* M'échapper de cette chambre me semble être la meilleure des idées que j'ai pu avoir depuis que j'ai ramené cette traînée. Elle n'est même pas médiocre au lit, c'est pire : elle est nulle à chier ! Sérieusement, je me demande comment c'est

possible.

Plus j'approche de mon objectif et plus l'ombre que je pensais avoir aperçue au loin, dans la nuit, me paraît réelle, humaine. *Bizarre...*

### 3.

#### *Calista*

De douces mélodies de musique classique résonnent dans mes oreilles alors que la nuit m'enveloppe. Confortablement installée sur l'herbe, seule, au calme, je me perds dans la contemplation des reflets de la lune se mouvant à la surface du petit ruisseau reculé et perdu entre les fleurs des champs de la Ferme. Je sursaute quand une silhouette masculine surgit à mes côtés. Éblouie par l'écran de son téléphone, je suis incapable d'identifier l'intrus et mon cœur s'emballe.

— Qu'est-ce que tu fous là, Calista ?

*Basile...* Bien qu'il fasse trop noir pour entrapercevoir son visage, sa voix chaude et suave est reconnaissable entre mille. Surtout qu'il est le seul, mon père mis à part, à me prénommer obstinément Calista. Mon rythme cardiaque s'apaise.

— Tu m'as fait peur ! Je peux te retourner la question. Décalage horaire. Le sommeil ne veut pas de

moi.

Si petite Cyrielle aspirait à devenir Mulan, moi, je préférerais amplement la Belle au bois dormant et ses cent longues années, plongée dans un sommeil pur et profond que j'envie particulièrement ce soir. Tout en enlevant mes écouteurs pour ne pas paraître impolie, je souris au souvenir de la fille qu'il a ramenée chez lui. Elle n'était pas vraiment jolie, mais je conçois qu'il puisse apprécier le corps qu'elle exhibait fièrement – je rêverais d'en avoir un semblable.

— Elle était bonne au moins ?

Il s'assied près de moi, à même le sol. Avec la bande, les tabous sur le sexe sont inexistantes. Par le biais de leurs récits, j'ai l'impression d'avoir déjà vécu toutes les expériences sexuelles possibles et inimaginables. Ce sujet revient constamment sur la table ; je me suis habituée à le rendre moins gênant et à me familiariser avec certains mots que je trouve particulièrement repoussants.

— Putain, même pas ! me répond-il blasé et déçu.

— Pourquoi tu ne l'as pas jetée alors ?

Ce n'est pas comme s'il avait l'habitude de se servir des filles. Une de plus ne changera rien à son karma.

— Elle est coriace, dit-il désespéré en sortant un paquet de clopes de la poche de son sweat.

Il l'observe un instant en le faisant tourner entre ses doigts, perdu dans ses pensées.

— Tu viens souvent ici ?

Je sais qu'il me pose cette question simplement pour être aimable, bien qu'il se fiche totalement de la



réponse. J'apprécie cependant l'initiative – je ne me rappelle plus l'avoir vu s'efforcer de me faire la conversation –, et sa compagnie n'est pas désagréable. Seul, ses remarques désobligeantes semblent disparaître.

— Je viens de rentrer, je te rappelle.

Mes yeux se sont habitués à l'obscurité, et je le vois sourire devant la pertinence de ma réponse tout en sortant un tube de son paquet.

— Avant ?

Il me tend le cylindre, oubliant sûrement que je ne fume pas.

— Non, merci. Ça m'est arrivé, oui.

Nous restons un moment silencieux, n'ayant rien d'autre à nous dire. Légèrement lasse de la vue qui s'offre à moi, je décide de l'observer discrètement du coin de l'œil. Il pose une cigarette entre ses lèvres et l'allume à l'aide d'un Zippo Gainsbourg de collection – cadeau de Jane, *l'unique*, qu'il a piqué à mon père –, puis il aspire sur le tube rougissant. Ses lèvres sont presque envoûtantes.

— Il y a quelque chose de changé en toi, Calista. Tu n'es plus la même, constate-t-il.

Un peu de fumée sort de sa bouche lorsqu'il tourne la tête pour me regarder après avoir rompu le silence.

— C'est sûrement les dix kilos en moins qui te font penser ça.

— Ouais, mais il n'y a pas que ça. Qu'est-ce qu'il t'est arrivé d'ailleurs pour perdre autant de poids ?

— Tu me manquais tellement quand tu es parti en Australie que j'ai arrêté de manger, je réponds en

plaisantant à cette question légèrement indiscreète.

— C'est de ça que je parle. T'es plus légère.

— Dans les deux sens du terme !

Il rigole mais reprend vite le cours de ses pensées en observant les étoiles. Il aspire une nouvelle bouffée de ce qu'il semble considérer comme une source pure d'oxygène.

— Toi aussi, tu es différent.

Il recrache une fois de plus la fumée de sa cigarette puis me scrute, intrigué.

— Vraiment ? m'interroge-t-il un peu surpris.

Je hoche la tête légèrement.

— En bien ou en mal ?

J'inspire profondément, réfléchissant sincèrement à cette question.

— Je ne peux pas encore le déterminer.

— Développe.

— Disons que tu as l'air différent mais aussi encore plus toi-même.

Cette première nuit à la maison ne s'apparente absolument pas à celle que j'avais imaginée et planifiée. Retrouver Basile ici, dans cet endroit que je considère comme intime, est assez déroutant.

— Je ne comprends rien, me signale-t-il.

— C'est difficile de mettre des mots sur quelque chose que nous ne saisissons pas. Selon toi, en quoi je suis si différente ?

— Tu sembles plus joyeuse, moins tourmentée, confie-t-il.

— J'ai grandi, tu sais.

— Je vois ça.

— C'est bien ou mal ?

Je lui retourne sa question en souriant.

— Je dirais *bien*. Tu as l'air plus libre.

Il balaye d'un revers de la main les volutes de fumée sortie de sa bouche. L'atmosphère est légère, une douce brise d'été rafraîchit la température. Il reprend :

— Essaie de mettre des mots sur ce que tu trouves de changé chez moi.

Ça ne m'étonne pas plus que ça qu'il insiste. Son image est quelque chose qu'il soigne particulièrement. Il aime éperdument savoir ce que les gens pensent de lui. Ne pas lui livrer le fond de ma pensée doit le perturber plus que de raison. Je tourne plusieurs fois ma langue dans ma bouche pour trouver les mots justes.

— J'ai l'impression que tu joues un rôle, encore plus qu'avant, et que maintenant tu en as conscience, comme si ça te plaisait d'être quelqu'un d'autre.

— Tu dis n'importe quoi, se braque-t-il, me prouvant ainsi que je n'ai pas tout à fait tort.

— Dans ce cas, pourquoi tu es ici alors qu'une bimbo traîne dans ton lit si tu te plais tant à être un tombeur ?

— Arrête ça, Calista, exige-t-il fermement.

Je suis surprise par sa répartie. Ses yeux sont soudainement sévères.

— D'avoir raison ?

— D'essayer de tout comprendre en voulant rentrer dans la tête des gens. Finalement, je me suis trompé, tu es toujours la fille agaçante qui se pose des questions

sur tout et qui n'arrive pas à être insouciante, répond-il froidement.

J'ai conscience de manquer d'une bonne dose de spontanéité, réfléchissant trop à tout et tout le temps, ce qui me confère un côté rabat-joie. Cependant, qu'il me renvoie mes défauts en pleine figure pour me rabaisser me vexé, tant j'avais été heureuse qu'il remarque les efforts considérables que j'avais fournis pour être plus joviale.

— Ce n'est pas parce que tu es superficiel que tout le monde doit l'être, dis-je sèchement en sentant l'ambiance se dégrader et devenir lourde. Je n'ai pas l'intention de rester une seconde de plus avec un mec polluant aussi faux que toi.

Ma susceptibilité me perdra. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, je suis passée d'un état émotionnel calme et apaisé à une vexation rancunière. Agir de la sorte ne fait que confirmer ce qu'il pensait de moi. En prenant la poudre d'escampette, je peste ; faire demi-tour pour récupérer mon iPod serait ridicule. Basile est agaçant et nous ne pouvons rien tirer de ce mec. Il est toujours lui-même et jamais nous ne nous comprendrons. C'est un connard imbu de sa petite personne, rien de plus.

De retour au dortoir, je me suis blottie dans les bras de Gus mais le sommeil me boude toujours. Pas étonnant quand nous savons qu'à trois heures du mat' il est à peine 18 heures à Vancouver. Ou alors est-ce

l'envie d'une douche ? L'excitation du retour dans mon pays ? La joie d'avoir retrouvé ma famille ? Le décalage horaire ? La pseudo discussion avec Basile ? Je ne sais pas. Je suis fatiguée, pourtant je cogite. Je cogite toujours beaucoup trop. Un message vient troubler mes interrogations :

J'ai ton iPod en otage. Si tu veux le revoir un jour, débarrasse-moi du poulpe !!!

Il se prend vraiment pour le roi du monde et ça me répugne. Je lui rédige un « Tu n'as qu'à aller dormir au dortoir, tête de rat, ça te fera une belle jambe. », mais je me ravise et soupire, résignée.

Je fais un saut par chez moi, puis j'entre chez Basile en claquant la porte et pénètre dans sa chambre en appuyant sur l'interrupteur pour bien lui brûler la rétine, rien que pour le plaisir. Lorsqu'il m'aperçoit, ses yeux s'arrondissent de stupeur.

— Pourquoi t'es à poil ?! s'exclame-t-il.

Lui qui devait s'attendre à ce que j'apparaisse en vieux pilou-pilou, j'ai bien peur que ses yeux restent braqués sur ma serviette de bain. J'essaie de camoufler un peu plus mes jambes en tirant dessus sans trop découvrir mes seins – un vrai casse-tête.

— L'eau n'est pas encore remise dans mon studio, et un ivrogne dort dans la baignoire du hangar, j'explique comme une évidence.

Une masse sort de sous la couette, totalement nue. Je détourne les yeux.

— Un plan à trois les filles ? s'amuse Basile en

nous observant tour à tour d'un air malicieux.

— C'est qui ? s'inquiète la blondinette en me fixant.

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ? rétorque Basile visiblement très agacé par sa présence.

Surprise par le ton ignoble qu'il emploie, je ne peux m'empêcher de regarder sa conquête se couvrir d'un drap et constater que ses yeux s'emplissent de larmes.

— Mais... bredouille-t-elle avant qu'il ne la coupe.

— Rhabille-toi et casse-toi. Tu ne me sers plus à rien maintenant, explique-t-il, laconique et las.

Sa cruauté me retourne les tripes. Sans un mot pour éviter le mélodrame et garder un semblant de dignité, la jeune fille se rhabille et disparaît sous mon regard compatissant. *La pauvre...* Elle me fait pitié, bien que je n'arrive pas à comprendre son comportement. Aussi niais que cela puisse paraître, je crois toujours au prince charmant, et je n'arrive pas à concevoir qu'on puisse se donner aussi facilement.

Je suis intimement convaincue que l'homme idéal existe, qu'il est là, quelque part à m'attendre, qu'il m'aimera, veillera sur moi comme sur la plus belle des fleurs et me comblera de bonheur tant ses yeux brilleront en me trouvant belle, et c'est ainsi que je le reconnaîtrai.

Comme la princesse de mon enfance, j'ai envisagé de l'attendre cent ans moi aussi. Toutefois, la solitude me pèse parfois. Même dans un pays étranger, j'ai pu constater que l'espèce « mec bien » s'était éteinte. Je n'ai pas non plus énormément cherché, cela dit. Alors

doucement, ma conception romantique des choses s'est amoindrie. J'ai depuis décidé d'exister et d'accepter les cadeaux que la vie a à m'offrir tout en restant maîtresse de mon devenir et en me promettant de ne jamais finir comme l'une des filles qui se retrouvent dans le lit d'hommes comme Basile.

Quand la porte se referme, celui-ci émet un soupir de soulagement. Un haut-le-cœur me retourne l'estomac tant je trouve sa façon de se comporter hideuse. Avoir cautionné et contribué à ses ignobles méfaits pour une misérable douche me répugne.

— Tu es vraiment écœurant.

— En levrette, ça passe, lance sarcastiquement Basile d'un air harassé avant de déambuler jusqu'à la cuisine.

Je le suis en essayant de ne pas faire tomber ma serviette.

— Putain, pourquoi j'ai que de l'alcool de femme ? râle-t-il en balançant une bouteille de sangria sur le bar avant de s'en servir une pinte.

— Rends-moi mon iPod.

— Suce-moi, rétorque-t-il sur le même ton exigeant que je viens d'employer.

Mon regard s'assombrit tant il m'horripile. Comment un homme peut-il être aussi beau en se baladant en boxer avec une aisance sublime et être aussi dégoûtant quand il ouvre la bouche ?

— C'est bon le Gnome, fait pas cette tête, il est sur la table du salon, s'amuse-t-il.

Je le récupère furieusement et me précipite vers la

salle de bains, terriblement énervée.

— Ne m'appelle pas comme ça ! je crie en refermant brusquement la porte à galandage.

Basile est insupportable : j'avais oublié ce surnom immonde qui me collait depuis trop longtemps à la peau, et voilà qu'il amorce toute une crue de mauvais souvenirs.

La douche me fait du bien. Par chance, Basile n'est plus là lorsque j'en ressors. Quand je retourne au dortoir, je le retrouve avec Solal en train de jouer à un jeu d'alcool. Ils ne semblent pas s'apercevoir de ma présence – tant mieux. Solal lui parle de sa future exposition d'artiste, mais il est clairement trop ivre pour tenir des propos cohérents et, visiblement, Basile s'en contre fou. Il plane à quinze mille.

La musique a largement diminué, quelques survivants continuent de danser entre les cadavres de bière. Je les observe un instant contre la rambarde de la mezzanine du dortoir et retourne m'allonger auprès de Gus. Je finis par m'endormir quand sa main se glisse dans mes cheveux.



## Remerciements

J'imagine qu'il serait indécent de ne pas commencer par remercier mes lectrices Wattpad. Vous avez vu naître Calista et Basile, vous avez accompagné leurs premiers pas, vous les avez nourris, vous les avez choyés, vous les avez admirés et aussi parfois légèrement insultés. Vous avez vu l'histoire grandir, se perfectionner. Je ne vous remercierai jamais assez d'avoir été aux rendez-vous dominicaux que nous nous étions fixés. Vous ne pouvez concevoir à quel point votre soutien, vos encouragements, vos rires, vos cris et vos petites attentions ont été capitaux pour moi. C'est avec une vive émotion que je vous déclare toute ma gratitude. Merci à vous qui vous reconnaissez, je n'en doute pas, d'avoir été suffisamment conquis pour me donner la confiance nécessaire à l'aboutissement de ce projet fantastique. Je n'aurais jamais cru avoir les compétences pour vivre une telle aventure, vous m'avez aidée à me révéler et à réaliser qu'avec un peu de travail et de motivation, tout est possible. Mille mercis. Grâce à vous, j'ai compris qu'il ne fallait pas seulement croire en ses rêves mais qu'il fallait aussi oser rêver...

Ces remerciements n'en seraient pas si j'omettais

d'exprimer chaleureusement toute la reconnaissance que j'éprouve à l'égard de Stéphanie Giard, mon éditrice, qui a eu la folle idée de m'offrir une chance extraordinaire d'être publiée au sein du Label Badass, ainsi qu'à son équipe. Merci de m'avoir proposé cette opportunité, merci de croire en moi, merci de faire ce pari fou à mes côtés. Tu as cette passion des mots tout au fond de ton cœur qui ne fait que transparaître quand tu m'aides à affiner mes idées, à magnifier mes lignes, à affûter ma plume même lorsque je me transforme en auteure stalinienne. Je suis en totale admiration devant tout l'investissement que tu fournis dans ton travail qui transcende les frontières du professionnel. Je n'aurais pas rêvé meilleure partenaire pour commencer ce voyage dans le monde de l'écriture.

Aussi, nous pouvons penser qu'écrire est une activité d'ermite à l'âme solitaire. Pour ma part, c'est surtout une façon de partager, et de faire de belles rencontres. Alors j'aimerais faire une mention spéciale à mes amitiés littéraires. À Rahma, Laurianne, Sabrina, Rita, Marie... avec qui je discute des heures entières de notre passion commune.

Merci à vous, lecteurs, qui venez de découvrir l'univers de *Suprêmes Interdits*.

Merci à ma famille et mes amis chez qui je puise souvent mon inspiration.

Merci à ma maman, sans qui j'aurais ignoré le pouvoir des mots. À son amour indéfectible...

Au plaisir de vous retrouver bientôt pour la suite de cette

merveilleuse aventure !

Florine Hedal

## À propos de l'auteure

Un pyjama tout chaud, des chaussons tout doux, un plaid tout mou comblent Florine Hedal d'émoi autant que le maroilles et la raclette. L'hibernation, elle connaît, hiver comme été. Quand un bon bouquin lui tombe entre les mains, elle en oublie même de sortir de chez elle ! Manger ses cinq fruits et légumes par jour ? Très peu pour elle. Ce qu'elle préfère ? Se ruer sur de pauvres tablettes de chocolat innocentes planquées dans sa p'tite bibliothèque. Passionnée par l'Histoire (avec un grand H, oui), elle aime aussi en inventer. Des douces, des coquines, des passionnelles... pour s'évader, faire rêver et fantasmer. De quoi vous donner envie de tomber amoureuse... ou pas !

**Retrouvez Florine Hedal sur :**

Facebook : <https://facebook.com/FlorineHedal>

Twitter : <https://twitter.com/FlorineHedal>

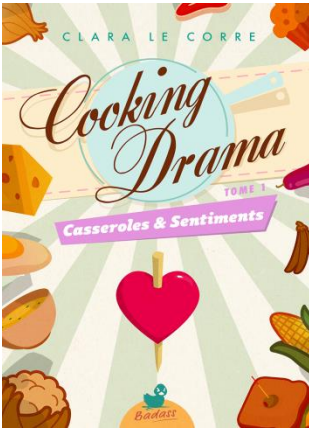
Wattpad : <https://www.wattpad.com/user/FlorineD>

(Psst ! Demandez votre adhésion au groupe Facebook *Suprêmes Interdits - Florine Hedal*)

**À paraître prochainement  
dans la série  
*Suprêmes Interdits***

2. Suprême Plaisir
3. Suprême Transgression
4. Suprême Passion

## Déjà disponibles



*Cooking Drama*

*Tome 1*

*Casseroles & Sentiments*

Clara Le Corre

**Il est dur comme une tablette de  
chocolat.  
Elle est tendre comme une  
guimauve.**

Moi, Maggy Renoy, 21 ans, je vais devenir cuisinière. Du moins, j'en ai la ferme intention. Et rien de mieux pour atteindre mon but que de devenir l'apprentie du renommé Chef Alistair Greyclaw ! Qu'importe que j'aie eu l'entretien le plus rapide de la Terre et, surtout, que j'aie eu l'air d'une parfaite idiote en découvrant que derrière ce grand nom de la cuisine gastronomique se cachait en réalité un génie – canon en plus – de seulement 26 ans. Car même si je suis incapable de cuire un cake, hors de question de le décevoir ! Sauf qu'assimiler l'apprentissage de ce métier aussi passionnant qu'exigeant est plus difficile que je ne le pensais. Encore plus lorsqu'une de mes collègues fait tout pour me rendre la vie infernale et que mon Chef – aussi intraitable qu'impénétrable que déjà pris – est loin de me laisser indifférente...



## *Cooking Drama*

*Tome 2*

*Tout feu, tout flamme !*

Clara Le Corre

**Le concours des Grandes Brigades pourrait bien lui ouvrir des portes...  
Mais Greyclaw saura-t-il lui ouvrir son cœur ?**

Moi, Maggy Renoy, 22 ans, je vais conquérir le monde de la gastronomie. Du moins, j'en suis persuadée. Et rien de mieux qu'un restaurant étoilé pour parvenir à mes fins ! Une chance ? Un enfer ! Car me voilà officiellement commis d'un tyran aux airs de lutin malveillant. Son nom : Felix Hoser. Ses armes : critiques, insultes et humiliations. Mais plus question de me laisser faire ! Alors quand arrive LE concours annuel des Grandes Brigades, l'occasion est trop belle de prendre ma revanche. Plus question d'être la seule à déguster ! Mais encore me faut-il une brigade, et ça ne va pas être de la tarte. Débaucher le jeune pâtissier ? OK ! Convaincre Greyclaw ? Pas OK ! Oui, c'est mon ancien Chef. Oui, il est célibataire. Oui, il me fait toujours craquer. Mais veut-il me revoir ? Pense-t-il seulement à moi ? Rien n'est moins sûr. Pourtant, je n'ai pas le choix : si je veux remporter la coupe, je dois faire le premier pas. Peut-être l'occasion de nous rapprocher enfin...

**Le tome 3, *Flirt & Fleur de sel*, paraîtra en mai 2017 !**



## *Le Tigre de Tarcoola* *L'intégrale*

Valérie Simon

**Aventure. Mystère.  
Sensualité. Vengeance.  
Bienvenue en Australie...**

En Europe, en cette fin de XIX<sup>e</sup> siècle, entre se prostituer ou être placée au service d'une famille bourgeoise à la merci des hommes de la demeure, les chances de finir à la rue sont grandes. Orpheline recueillie par les Sœurs du Couvent de la Charité, Madeleine le sait bien. Quand les religieuses leur promettent alors, à elle et ses compagnes d'infortune, des maris prêts à les aimer, sa décision est prise. Quittant la France pour rejoindre l'Australie et ses nouvelles colonies, Madeleine est pourtant loin de se douter des épreuves qui l'attendent. Car dans le pays de la liberté, le danger rôde. Bientôt, une nouvelle pleine lune illuminera la nuit et annoncera avec elle la cinquième victime du Tigre de Tarcoola... Mais pour survivre, à qui Madeleine peut-elle se fier ? Au beau et ténébreux Jarod Wilden, ou au doux et riche Edmon Tudal ?

**Inclus un épisode bonus inédit : *Le Voile de la mariée.***



## **Communiqué informatif à destination des libraires & des blogueuses/blogueurs**

Vous avez besoin d'informations sur notre ligne éditoriale et nos publications, souhaitez réaliser une interview de l'une de nos auteures, recevoir des services presse en numérique, ou tout simplement nous faire part de vos retours de lecture ?

**Contactez Stéphanie Giard :**  
[stephanie.giard@labelbadass.fr](mailto:stephanie.giard@labelbadass.fr)

Ouvrage publié sous la direction de Stéphanie Giard.

© 2017, Label Badass/Actusf

ISBN (PDF) : 978-2-37686-029-7

ISBN (numérique) : 978-2-37686-028-0

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

Réalisation graphique couverture : Benjamin « Zariel »  
Chaignon

Crédit photo : Adobe Stock

Badass, un label éditorial propulsé par les éditions Actusf  
45, chemin du Peney, 73000 CHAMBÉRY

Lectrices badass, rejoignez-nous !

Pour nous trouver, tapez @labebadass dans votre barre de recherche  
(aïeuuuuh !) ou cliquez ici :

[Facebook](#)

[Twitter](#)

[We Heart It](#)